

— Vous êtes M. de St-Luc? lui dit-il en le saluant ; j'ai une commission pour vous. Voici une lettre de M. DesRivières vous envoie ; je vous l'aurais remise plus tôt, mais je ne viens que d'être informé de l'endroit où vous étiez.

— Merci, M. Siméon, je crois que c'est votre nom.

— Oui, monsieur. S'il y a une réponse, il y a ici une personne qui retourne à St-Denis dans une demi-heure ; elle pourra s'en charger.

— Attendez-un instant. La lettre ne contenait que ces mots : " Nous avons remporté une glorieuse victoire. Un habitant de Belœil, nommé Dubois, m'apprend que M. Hertel de Rouville, seigneur, demeurant à St-Hilaire, connaît Mme Rivan et sait où elle demeure. Le Dubois l'a connue aussi, mais ne peut dire si elle vit encore. Je ne puis aller à St-Charles que demain. Je vous accompagnerais bien jusque chez M. de Rouville, mais j'apprends que les royaux et un autre régiment sont à St-Hilaire. R. D."

— Il n'y a pas réponse ; répondit St-Luc après avoir lu la note. Me diriez-vous combien il y a d'ici à St-Hilaire ?

— A peu près trois lieues.

— Connaissez-vous M. Hertel de Rouville ?

— Très bien ; c'est le seigneur de l'endroit.

— Pourrais-je trouver un guide pour m'y conduire ?

— Vous n'avez pas besoin de guide ; le chemin suit toujours le long de la rivière, et, d'ailleurs, j'y vais ; si vous voulez, je vous accompagnerai.

— Quand partez-vous ?

— Dans une heure ou deux ; j'ai quelques petits préparatifs à faire, aussitôt après je serai à vos ordres. Vous n'avez qu'à m'attendre ici, je viendrai vous prendre. Vous pouvez compter sur moi".

En effet, vers trois heures trois quarts, St-Luc vit arriver Siméon monté sur un vigoureux cheval de cavalerie, avec selle, bride, fontes et pistolets, tout au complet. Il portait en outre une boîte de bois, suspendue par une courroie, passée en bandoulière, et un paquet appuyé sur le pommeau de la selle.

— N'ayez pas peur de mon accoutrement, M. de St-Luc, je vais exécuter une commission à St-Hilaire.

St-Luc ne put s'empêcher de rire, mais ne fit aucune remarque ; il monta en selle et se mit en route avec son compagnon. Arrivés au camp qui était un peu plus haut que l'église, à une vingtaine d'arpents du village, ils trouvèrent que la route avait été barrée par des troncs d'arbres. Il leur fallut faire un assez long détour pour trouver un passage, et continuer leur route. Siméon regardait de temps en temps St-Luc, qui n'avait pas dit une seule parole ni fait une seule remarque depuis leur départ, absorbé qu'il était dans des pensées, qui étaient bien loin d'être celle que son compagnon lui attribuait, et dont il avait une forte démangeaison de l'entretenir, Siméon se décida enfin à commencer la conversation :

— Vous pensez à ces barricades? n'est-ce pas, M. de St-Luc. Les Anglais seront reçus encore bien mieux ici, qu'ils ne l'ont été à St-Denis. Les habitants arrivent en foule.

— J'étais bien loin de penser à cela, M. Siméon.

— Mais à quoi pouvez-vous donc penser, si ce n'est pas indiscret. Me serait-il possible de vous rendre quelque service ; voyez-vous, comme huissier, on a souvent occasion d'apprendre bien des choses. Je sais que vous cherchez quelqu'un.

— Oui, je cherche une dame Rivan ; et c'est pour cela que je vais chez M. de Rouville. J'espère en avoir des informations.

— Rivan? Rivan?... arrêtez donc, je crois avoir vu ce nom-là quelque part. Attendez un peu... N'y avait-il pas un autre nom ?

— Rives ; peut-être.

— Non, non, j'y suis. Cette dame Rivan était mariée à un Français, n'est-ce pas? Qui est mort durant le premier choléra ?

— Je ne puis vous dire s'il était Français ; je crois qu'en effet c'est en trente-deux qu'il est mort.

— C'est ça. Sa femme était une demoiselle de Montour ?

— Montour ou Montreuil, m'a-t-on dit à Sorel, répéta St-Luc, ça se peut.

— Éléonore de Montour, femme de M. Rivan de... attendez ; de, de Saint... saint, quelque chose ; je ne me rappelle plus le nom ; mais je suis sûr qu'il y avait un *de* et un *saint*... St-Félix, je crois ; mais je ne suis pas positif.

— Ne serait-ce pas des parents de St-Félix qui tient auberge à St-Charles ?

— Oh ! non ; ils n'étaient pas parents. L'un était Français et celui-ci est Canadien. Celui dont je parle appartenait à la compagnie du Nord-Ouest, et il est mort ruiné.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Je vais vous le dire. Dans le printemps de 1831 ou 32, ce M. Rivan de... je ne sais quoi, a été poursuivi ; une terre qu'il avait à Belœil, je vous la montrerai en passant, a été vendue par le shérif ; c'est moi qui ai fait la vente. Voilà comment j'ai appris leurs noms, je les avais oubliés ; si vous n'aviez pas prononcé celui de Rivan, je ne m'en serais pas rappelé.

— Avez-vous jamais vu madame Rivan ?

— Jamais ; ni lui non plus.

— Comment pourrais-je trouver quel était le second nom de M. Rivan? Il pourrait bien se faire qu'elle fut connue sous le second nom.

— Je crois que c'est probable. Vous trouverez probablement le nom chez M. Rouville ; c'est lui qui a acheté la terre, il doit avoir les titres.

Si vous ne les trouvez pas là, vous trouverez cela au greffe de la cour de Montréal. J'avais bien les procès-verbaux, mais j'ai déchiré tout cela, il y a longtemps.

St-Luc fut quelque temps pensif, songeant que si cette Mme Rives, dont lui avait parlé M. DesRivières, n'était pas sa mère, il aurait beaucoup de difficultés à trouver la personne qui était sa mère.